

LE PETIT PRINCE DE LA POÉSIE

Coïncidence ou pas, notre poète porte un nom de princes régnants. Lui-même, du reste, s'avère être un **Petit Prince** de la **Poésie** – les trois P couronnant sa tête à l'image d'autres trois P, qui lui sont spécifiques : **Poète + Poème = Paix**. Son âge, du reste, est celui d'un **Petit prince**, enfin... par rapport à nous autres, blanchis sous le harnais de la poésie. C'est beau, ça : **Pour la Paix des Peuples !**

En effet, il a quitté son pays et a trouvé/choisi son pays d'élection, celui où il pense pouvoir cultiver sa rose – la poésie. La rose est bien son symbole parfait, car ce mot, décomposé, peut s'écrire comme l'Art ose. Quant à oser se coller avec toute forme de contrainte, Ionut CARAGEA est bien un spécialiste, 9 DAN au moins, ceinture noire...

Malheureusement, il bâtit son royaume sur le sable, dont la principale caractéristique est d'être bien mouvant... Et son renard, réécrit après décomposition non pas re-nard, mais Art qui renaît, qui fait de son mieux pour ne pas mourir, au contraire, pour renaître à la vie, ne saurait tenir tête au serpent qui rôde, qui nourrit de mauvaises pensées à l'égard du **Petit Prince**...

Ser/Essere pagano, être païen, ou Pan (le dieu) qui sert un mortel, en tout cas un être maléfique, même s'il symbolise également la sagesse – mais comment pourraient se réconcilier pureté et naïveté enfantines avec la sagesse – trait/don des adultes, peu sensibles aux enfantillages d'un **Petit Prince**, même s'il ne s'agit que d'un enfant...

Il incarne plutôt la tentation d'un enfant, d'un saint donc en plus petit (sic !), d'un penchant nuisible et néfaste, qui s'insinue tel un cauchemar dans l'âme du petit, qui craint qu'il ne dévore pas seulement le renard – il pourrait s'en passer à la fin, mais de faire mal, voire ! à sa rose, cet Art qui ose lui donner le courage d'affronter la réalité. Il ne saurait vivre sans art - il a besoin de ses arrhes...

Tout comme Ionut CARAGEA ne saurait vivre sans poésie – elle le nourrit, voire il s'en gave, s'en donne à cœur joie et l'on pourrait dire qu'il s'envoie, par son intermédiaire, une pinte de bon sang, de bonne humeur (plus ou moins), celle-même qui arrose sa rose. Maintenant, à la veille de son anniversaire, nous lui tendons une rose - par monts et par vaux, par mers et par océans - et lui crions : **Ça s'arrose, Poète ! Bon anniversaire !**

Et fasse le dieu des Poètes qu'il puisse peupler sa petite planète d'amis, qu'il en fasse non seulement une étoile, mais un Paradis – des poètes, certes ! Et qu'il nous soit permis de lui rendre visite dans son empyrée, là où la question à poser au premier venu ne soit plus : *N'être ou ne pas naître*, mais plutôt *N'être poète, mieux vaut ne pas naître !* Et, comme il vaut mieux en être... va pour naître !

Joyeux anniversaire donc et redonc, ami Poète !

Constantin FROSIN

10/04/2009

PASSAGE DES SEUILS

Snowdon King, La suprême émotion, ASLRQ Éditions, Pierrefonds, Québec, 116 pages.

Le processus d'écriture de Ionut Caragea (Alias Snowdon King) est avec "La Suprême émotion" le lieu d'une enquête préliminaire. Le poète d'origine roumaine - et même s'il prend un nom à l'américaine, on verra pourquoi plus loin - ne joue pas pour autant à cache-cache avec son histoire. Son livre donne l'effet d'un puzzle. Ce dernier ne se laisse connaître que sous formes d'indices dispersés. Prenant le risque de la poésie (donc de l'écriture de soi) Snowdon King cherche à donner une assise à l'afflux de tout ce qu'il draine en lui. Les dépôts de vies (le "s" est important puisque par l'exil il en connaît déjà deux) et de lectures se transforment en impulsions poétiques. "La suprême émotion" devient une sorte de journal intime qui roule des mers intérieures de la Caspienne à l'embouchure du Saint Laurent.

Surgit un autoportrait fiévreux et lyrique. Il contient de belles réflexions, des moments rares d'intensité même si la poésie demeure encore trop emphatique ou guindée et fait naître quelques (rares) réticences. Mais Snowdon King est jeune. Or le chemin de la poésie est long, il faut du temps pour faire bouger la langue. Reste tout de mêmes des oratorios de la douleur et de la rédemption au sein d'un univers qui à n'en pas douter deviendra singulier. Les germes sont là d'un souffle et d'un condensé humain à la recherche de la réconciliation. Dès lors ce qui compte n'est plus : qu'est-ce qui se dit du monde dans la poésie mais comment ? Chaque poème inscrit un moment donné. Il correspond par son souffle à des événements vécus.

Par ailleurs le poète n'a de cesse de chercher des rapports. Rien ne l'oppose à ce qui serait le réel, au contraire. C'est pour cela que la question de l'amour est importante pour lui. S'y joue bien plus que sous toute autre forme de traduction, d'influence non un mais le rapport au monde. Et celui-ci passe aussi par le choix du "format" des poèmes... Certains permettent de faire un type d'inscriptions, inscriptions que le changement de format transformera à nouveau. De petits formats réclament d'être un peu plus petits encore. Plus loin, à l'inverse, tout doit s'élargir vers quelque chose de plus grand. Pour Snowdon King il ne peut donc pas y avoir de stockage des formats prédéfinis.

Leurs choix s'effectuent dans la continuité et l'impératif "logique" du travail de reprise et de conquête du poète. Et ce même s'il a du mal à trouver encore l'essence même de sa voix :

*"D'où venez-vous, mes mots
De quelle maçonnerie de la nuit
De quelle magie blanche de la neige éternelle
De quel cœur dont les fenêtres sont fermées
Peut-être une boîte à surprise
De désirs sans fond"*

écrit-il dans "La magie des mots aux dents acérées". Mais il prouve là combien la poésie est une exigence. Pour le poète les mots sont aussi "naturels" qu'énigmatiques... Et parfois ils se déploient à la manière d'arabesques matysiennes - même s'ils sont traités d'autres fois de manière brutale puisque tracés par la succession d'interventions particulières dont ils tentent de conserver l'état particulier.

L'ambition du poète n'est pas de faire de la poésie de poète, pas plus que d'en faire un jeu qui limiterait les textes à un délassement. Il s'agit de l'envie de se confronter avec l'idée de la matière poétique en tant que matière du monde. L'ambition est majeure. Elle réclamera encore de l'approfondissement mais elle donne l'occasion d'une confrontation avec une masse, un poids, une épaisseur de vie. L'idée de la profondeur est traitée par couches. Cela permet déjà d'envisager la question de la densité même si parfois une part de "jeu" ou de distance permettrait paradoxalement une respiration plus ample que le livre laisse à l'état d'étouffement. Néanmoins ce texte permet à Snowdon King d'éprouver ses vies et de les accepter.

C'est aussi un pari pour lui de voir comment son travail va se développer dans un lieu et un contexte particulier. Influencé par ce qui le précède, le poète ne tourne pas autour du pot. Son écriture devient une manière de dire la difficulté de s'extraire de certains chemins pour en trouver de nouveau même s'

*"il n'est pas jusqu'au moindre départ
qui ne laisse derrière lui un retour".*

Mais par ce biais Snowdon King aborde aussi la question des limites et des seuils tout en accordant à la poésie ce qu'on lui refuse trop souvent aujourd'hui : le privilège d'une beauté plus agissante que décorative. L'écriture devient le moyen de franchir des passages, d'explorer le rapport du "fond" au "motif". Cela renvoie à une forme de dilatation de l'expérience vécue. La poésie reste à ce titre capable de passer d'une logique d'espace "européen" (espace centripète) à un espace plus "américain" (centrifuge). D'où sans doute la volonté du poète de changer de nom. Cela n'est jamais innocent et révèle une manière de parier sur le futur plus que de se crucifier au passé. Certes la situation du poète fait que son héritage est complexe mais celui-ci impose la nécessité inhérente de passer des seuils. D'ailleurs le poème se distancie de l'espace. Il prend place sur une surface qui peut excéder le présent. Entre la vie et son inscription poétique surgit une nouvelle source d'expérience : celle des livres à venir. C'est pourquoi "La suprême émotion" reste un livre avenir...

Prof. Univ. Dr. Jean-Paul Gavard-Perret
L'Université de Savoie (Chambéry), France

Exercices de revelation

Elle nous suit, elle est là, avec nous, en nous, dans les tréfonds de l'âme et de l'esprit. Elle existe et réclame son droit à la parole. La poésie ne peut être ignorée, ni trahie.

Il est bien évident que Ionu Caragea ne saurait vivre sans poésie. Pour lui, la poésie est un mode d'existence, peut-être le plus important, la vie même, l'abri, son passeport vers l'éternité : "*la poésie est tout ce qui nous entoure, / tout ce qui est en nous et tout ce qui y reste*".

Seule la poésie est communication essentielle, le mode le plus simple de s'adresser au divin; l'exile accepté (*Laissez-moi finir...*).

La poésie l'attend partout, elle est toute-puissante, elle est partie intégrante de la réalité. Le poète la rencontre, il la sent couler dans ses veines : ("*vague qui monte / comme un tsunami et coule / dans mes veines*").

Pour Ionu Caragea, la poésie est l'émotion suprême, la source de catharsis et de la magie de la vie, même lorsqu'elle a des dents acérées (*La magie des mots aux dents acérées*). Compter sur la poésie quand parfois tout semble perdu, voilà le refuge d'une âme composée de molécules d'amour pour la Création et pour les prochains.

En même temps, la poésie est sacrifice, renoncement, le transfert au plan secondaire du matériel en faveur d'un bien spirituel. Ionu Caragea découvre que la poésie s'apprête à tous les sujets, qu'elle fait attention aux détails et prend en considération les aspirations profondes de l'être humain. Elle est aussi révolte et résignation.

La voix narrative du poète assemble, dans son « *usine de poésie* », des mots en connotations positives, même si par ailleurs sa révolte juvénile renvoie au négativisme, au doute ou à des questions n'ayant pas encore trouvé leurs réponses. Sa poésie se compose donc de questions et de nostalgie, ses partenaires de dialogue étant le soi et les instances supérieures, spirituelles.

A l'aide de moteurs de recherche personnels, Ionu Caragea traque la réalité, la dissèque et l'inspire pour ensuite respirer la poésie. Ses questions existentielles incluent la création poétique, le poète s'investissant dans l'art poétique malgré toutes les implications inhérentes à cette décision : la souffrance, les déceptions, la solitude créatrice.

La poésie est ouverte à tous, il est aisé de le comprendre en lisant entre les lignes le poème *L'usine de poésie*. Elle englobe tous les arts, elle est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga.

La vie dans toutes ses dimensions est le fil rouge de ce volume, émotions authentiques et expérience vécue sont la base du matériel qui compose le recueil. Ionu Caragea est un poète curieux à situer dans ce monde moderne, par ailleurs aliénant: "*je cherche toujours / l'endroit où je pourrai / me confesser*". Confessions, révolte, amour, besoin de communication sincère: "*Tu parles avec les arbres, avec les oiseaux / Avec les escargots*" (*Je suis poète*).

Quelquefois, lorsque "*La vie ne vaut rien*" ou que "*la vie est éphémère*" (*Moi-même au carré*), la relation avec la divinité est remise en question: "*Je vais renvoyer Dieu / De ma liste de favoris / Et je vais crier à voix haute/ Yahoo!* "

Esprit promeneur, ébloui en permanence, ce qui est un état absolument nécessaire comme indicatif du verbe « *vivre* », car être poète c'est se perdre de temps en temps dans le labyrinthe de l'inconnu et de l'anonymat, parcourir les sables mouvants de la solitude. "*Né sur Google*", pressé de déchiffrer l'univers existentiel, Ionu Caragea confesse sa nostalgie de l'enfance, mais comprend qu'il doit accepter les sacrifices *sine-qua-non* de la célébrité. L'expérience de l'exil, du mal du pays, des lieux natals et des parents, les souvenirs de l'âge de l'apprentissage primordial trouvent une place importante dans ce volume.

Sa poésie est amour compris comme juste partage des émotions de tout type. L'amour est jeunesse de l'esprit, et se fonde sur l'unité des contraires, du féminin et du masculin, pas au niveau du corps physique, mais visant un niveau plus élevé, le niveau spirituel.

Préoccupé par la poésie et essayant de nouvelles voies d'expression par le dépassement des standards poétiques, Ionu Caragea est conscient du rôle qui lui incombe : de repérer le beau et le sublime et de les restituer. En compétition avec la fuite du temps, le poète cherche avec un intérêt impatient tout ce qu'il peut mettre en vers. Il ne manque ni de sujets ni d'inspiration, mais de temps. Sa poésie est un témoignage explicite de sa reconnaissance en face de l'immensité et de l'infini de la Création: "*il y a tant de poésie autour de moi / que jamais je n'aurai le temps de l'écrire !*" (*D'une seule pensée*).

Clava Nour

Ionu Caragea – La poésie sur l'échiquier quotidien de l'émotion

Dans le recueil « *La suprême émotion* », Ionu Caragea apporte une nouvelle preuve que la poésie n'est pas morte. Il essaie de réaffirmer la souveraineté du poète, sa vie vécue au plus haut niveau de la « suprême émotion » : « *ici chaque poète a sa propre identité / les paumes comme les feuilles d'érable / dans les couleurs de l'été indien / la métastase de la neige dans l'âme / et la farine des os d'un Dieu exilé / plus loin que le froid arctique / avec sa soutane accrochée à la porte* ».

Le Poète dévisage le monde entre émerveillement et peur, traverse l'univers suspendu entre les dangers de la vie moderne et ses contemplations qui constituent le répit d'un être humain en proie à l'angoisse la plus pure : « *je suis aveugle, tant de neige, / je suis aveugle / et tout ce qu'il me reste c'est ma Mer Noire / comme un corbeau avec les larmes aux yeux / qui vole chaque soir à l'orée de mes rêves pour me redonner mon regard du passé* ».

La vigueur de vivre traverse ce volume de façon éclatante, digne de l'énergie de la nature-mère : « *il y a tant de poésie autour de moi / que jamais je n'aurai le temps de l'écrire! / tout ce que je vois et touche / ce sont des mots pleins de vie /.../ il y a tant de mort autour de moi / et tant de vie à la fois / dans cette poésie...* ».

Ionu Caragea est un poète audacieux et il fait violence à la terre ou au ciel, si besoin il y a ! Cette voie, il l'a prise pour bousculer des tabous, c'est un vrai credo ou manifeste poétique, qui lui est propre : « *toute une bureaucratie d'ici à ton paradis, Seigneur...*

.../ les queues sont longues, nous attendons paisiblement / que notre tour arrive / certificats de naissance / de mariage / de décès / la prière récitée tous les soirs / le signe de la croix avant le repas...// ...je collecte les signatures des gens malheureux / et je te demande, Seigneur / d'abdiquer ton trône impérial / des manifestes, des manifestes partout... ».

On observe qu'entre les lignes, la gravité côtoie la finesse, les corps s'offrent les offrandes des sens, victimes consentantes de l'amour total: « *je n'ai pas peur de croire qu'il existe / quelque chose de plus que moi / et c'est précisément pour cette raison / que je vais aimer l'infini / en commençant par ton toucher... // ...et toi aussi tu te rappelleras / toi aussi, toi aussi, toi aussi / ces instants-là où nos âmes / étaient à l'unisson / deux cœurs dans un seul et même cœur / et deux vies et deux morts dans la même crypte // je m'arrête sans m'arrêter* ».

Le volume réunit quelques thèmes particuliers qui laissent entrevoir un sentimentalisme assez viril, l'exil, le monde froid du Net, le temps, l'amour, la mort. L'emploi de l'image narrative est allusif et omniprésent. Poésie nouvelle et « exploratrice » des profondeurs de la conscience, elle est riche d'une « beauté de surprise ». L'auteur esquisse les traits généreux de ce que doit être, à son avis, la poésie contemporaine. Selon lui, il faut bousculer les esprits trop endormis. Des chutes exceptionnelles trahissent un mouvement alerte de l'inspiration poétique : « *alors j'ai commencé à déployer / la pauvre feuille chiffonnée / jusqu'au milieu... / ma bien-aimée y sanglotait, / la tête entre les genoux, pleurait, / et pleurait, pleurait...* ».

Ionu Caragea traite la poésie de manière vraie - sans embellissement ni lyrisme à outrance, pour conduire le lecteur vers sa vérité et l'ouvrir, si possible, à l'idée de la

« divine conception » : « *et la peur coupe notre élan en de petites respirations / nous travaillons toujours / au-delà du programme de Dieu / et toujours nous disons toujours / mais nous n'essayons jamais / d'être éternels* ».

Parfois cette poésie liée à l'âme est rhétorique, elle se déclame bien. Comme les symbolistes, elle revendique une approche moins corsetée de la versification : « *je suis parti, je suis parti, je suis parti / n'arrête pas cette vague qui monte / comme un tsunami et coule / dans mes veines / regarde, lis, ne touche à rien / sans aucun verdict, sans me dire / ce qu'est le bien ou le mal / c'est moi le dieu de mes mots...* ».

Ionu Caragea a indiscutablement le don inné de la poésie, il est un chercheur des champs orphiques visionnaires : « *c'est moi la croix de ma tombe / c'est moi la politique de mon cœur / c'est moi la monarchie absolue de mes pensées...* ».

L'auteur saisit des détails poignants du monde extérieur, dévore la réalité avec son art. Avec son cœur sentimental, il saute sans filet dans le vide, « *un kamikaze* » en quelque sorte, du risque poétique... Ses poèmes constituent un abondant témoignage de sa vitalité et de sa sympathie pour les humbles. Son âme est robuste et fait obstacle à toutes les tempêtes, à toutes les blessures, à toutes les extases.

La quotidienneté entre en conflit avec le sacré qui a quitté ce monde (qui est loin d'être paradisiaque): « *la vie ne vaut rien, le zéro absolu / nous resterons contents, un chiffre plus connu / la vie est géométrie très simple comme je suis / mais moi-même²=Divinité* ».

Textes dénués de lourdeurs, la musicalité est présente dans une fluidité envoûtante et mystérieuse : « *j'étais possédé par mon hurlement silencieux / tel un silence hurlant semblable au silence de la pierre / dans la braise / j'avais tant de chaleur latente tant d'amour / qui me rongeaient comme un cancer* ».

Ionu Caragea est un jeune écrivain prometteur en terme d'écriture puissante. Ses phrases se prolongent, s'envolent dans la splendeur immense du plaisir d'écrire et élève au-dessus de nos têtes un éclat d'optimisme et d'espoir généreux.

Ionu Caragea est un « *tourmenté de la vie* » qui le mène là, où il essaie d'aller, c'est-à-dire directement à l'essentiel. Nous nous trouvons devant une voix qui se rajoute à l'interminable récitation du monde, dont le mystère et la lumière le fascinent dans son rôle de « *visionnaire du réel* ».

Angela Nache Mamier

Critical references (excerpts):

Valeria Manta Tălcu, review of *Delirium Tremens* in *Agero*, Germany:

“Ionu Caragea’s first book (*Delirium Tremens*, Stef Publishing House, Iași, 2006) upsets, to a certain extent, the reader, whose expectations no longer include lyricism. His poetry does not involve a lyricism equal to solemnity but an autonomy of the ego, based exclusively on self-reference. The textual actor and the lyrical ego overlap in a desperate attempt to know themselves, to possess the ‘word expressing the truth;’ references to Eminescu’s poetics are far from being incidental: Ionu Caragea, by the philosophy that underlies his discourse, by his attempts to go beyond the phenomenal world, in order to find ontological answers, and by his pleasure to create cosmogonies and place himself in the midst of the universe, can be considered ‘Eminescian’”.

Marius Chelaru, review of *The Man in the Black Box*, in *Convorbiri literare*, Romania:

“The obviously numerous books he’s read, his leaving his country, his breaking with his native places, all are present, to various extents, in Ionu Caragea’s poetry. He writes as if he doesn’t have in mind any canons or rules but rather his desire to confess, to ‘tell,’ and to escape from the memories’ trap. He writes, he says, ‘to drive myself out / of my soul.’ He writes about love, solitude, pain, and quest. Obviously marked by what the Internet really means, he writes poems that seem to lie in the vicinity of nihilism / the ‘predictive / prophetic side,’ characteristic of the WWW generation, feeling poetry as ‘a heavenly download’ and with his soul anchored in the telluric – which at the same time means home, mother, woman, and love.”

Petrache Plopeanu, review of *The Black Priest*, in *Spații culturale*, Romania:

“From the very first reading we are given the pretext of the milieu in which the poet rises and raises to us and to other directions imperceptible to common wits, incantations by which he creates the poetry of the human being’s dark layers, the poetry of human fears, existential horrors, both of the body and of the spirit, the poetic space of a world torn by mysteries, pain, disease, suffering, destruction, death, crying, oblivion, decomposition, eternal torture, a space illustrated also as a pretext by night, moon, cross, corpse, coffin, cemetery, worms, desert, the Styx. There’s no one outside the poet that uses those words by which he loads the space with existentially disparaging events, it is he himself that continuously finds pretexts by loading his existential planes with spaces and events meant to help him create that black priest, as the space and events I have resorted to, and the poet has resorted to, are nothing but the materiality the later black priest is accustomed to. This black priest has no normal basis; on the contrary, he has a sublime and by all means transcendental one.”

Nicolae N. Negulescu, review of Ionu Caragea's first three books, in *Luceaf rul*, Romania:

“Far from the speculative, Ionu Caragea aspires to reveal genuine phenomena. It is a first and foremost characteristic of his ways of existing in the lyrical edifice he creates and recreates. Certainly, the options of his discipline of faith place him in the field of ample meditations. And, by expressive formulas and techniques, the language bearer shapes the nuclei of words – seemingly common to the physical world, impregnating them through culture with artistic flashes. But, ‘the poetic magic is severe’ – Hugo Friedrich said in his *Structure of Modern Lyricism*. It is ‘joining fantasy and the power of meditation’ – as Novalis said. In his turn, Victor Hugo wrote in *Les Contemplations*: ‘the word is a living creature, it is more powerful than the one that handles it; appearing from the dark, it creates the meaning that it wants; the word itself is what the mind, the sight, the feeling await from the outside – and it is even more - : it is colour, night, joy, dream, sadness, ocean, infinite; it is God’s Word’.

Cezarina Adamescu, review of *The Amnesic Guru*, in *Observatorul*, Toronto, Canada:

“Ionu Caragea is a poet of romantic extraction, dancing on the artificial ice of lucidity. He has no time to admire and paint landscapes with beautiful words. His existence is always urgent and legitimate. He defends himself by writing, he defends himself against the word by the Word, against the monsters of the ugly, against the dark, insomnia, cold, and fear of death, while his bodyguard is also the Word and, when all cautious measures have been taken, he finds he is a fighter fighting his own word that lurks and watches every move of his. All the elements are upset and the man stands by himself against them. Here again it is the work that devours its author, the character that kills its creator, like in so many feature films. One has to know how to perfectly master the art of dissimulation, of submitting the word which sometimes is so powerful that it can create and kill. It seems that in this clash it is now the poet, now the word that wins. The word’s revolt against the one that created it is a recurrent theme that writers find quite tempting.”

Translation – Petru Iamandi